

# L'INVENTION SIMULTANÉE ET RÉCIPROQUE DE NOUVEAUX LECTEURS ET DE NOUVEAUX ÉCRITS



Il ne suffit pas de réunir des êtres différents en veillant à ce que les plus forts aident les moins forts pour réaliser « l'égalité des chances ». La démocratisation de l'enseignement passe par la rencontre d'une diversité d'approches du monde, d'une diversité de supports d'apprentissage. En ne valorisant que certaines démarches pédagogiques, en réduisant la culture à certains objets, on favorise ceux qui les utilisent naturellement dans leur milieu familial, on condamne les autres à se plier à des modes de pensée.

Dans le premier article, Annie ERNAUX évoque le parti qu'elle a su tirer de la variété des écrits rencontrés au cours de son enfance : entre ceux que ses parents lisaient et ceux que l'école promouvaient, les uns et les autres n'ayant que très peu de relations.

Dans le second article, Robert CARON montre en quoi le fait de ne proposer que des écrits « adaptés » à l'âge des enfants limite leur curiosité, leurs recherches et leur évolution. Au Centre Paris Lecture dont il a été directeur, les enfants avaient l'habitude de consulter des écrits « tout venant » en fonction de leurs intérêts.

## L'ÉMIGRATION VERS UNE AUTRE CULTURE<sup>1</sup>

Comment, lorsqu'on appartient à un milieu de non-lecteurs, fait-on pour devenir lecteur ? Au départ, toujours quelqu'un dans l'entourage pour susciter l'envie de lire. Et puis, tout au long du parcours, des rencontres qui orientent les pratiques, alimentent la solide volonté qu'il faut pour continuer l'ascension. C'est la sortie de l'exclusion par la réussite individuelle. C'est le transfuge. Avec, à l'arrivée, toujours quelque nostalgie du côté des siens, et beaucoup de reconnaissance pour les modèles qui se sont montrés accueillants. Comment, lorsqu'on appartient à un milieu qui n'a jamais été desti-

nataire d'écrits, se mettre à écrire sans trahir ?

Mon père lisait le journal et il me faisait envie. J'appartiens à une famille où, par tradition, les femmes lisent. Ma mère lisait énormément. Évidemment, elle lisait des romans feuilletons ! Ces lectures qu'on classe dans la sous-littérature ont eu une importance capitale pour moi. J'ai encore l'imaginaire fortement marqué par des romans qui n'ont pas le droit de cité dans la culture légitime. Ma mère lisait aussi ce que lui conseillaient les libraires quand elle ne savait pas quoi acheter. Elle a lu ainsi *Autant en emporte le vent*, *Les Raisins de la colère*. Pour mes parents qui n'avaient pas fait d'études, la lecture c'était la clé de tout. La lecture m'était présentée comme une récompense offerte par l'école. Apprendre à lire, ce fut extraordinaire. On ne peut pas séparer la lecture d'un désir d'études. J'avais besoin de m'échapper, besoin de recettes de vie. Vers 9 ans, j'ai lu *Autant en emporte le vent*. J'ai découvert le 19<sup>e</sup> siècle, l'univers des Noirs et des Blancs, la guerre de Sécession et le monde des sentiments, le

monde de l'amour. Je m'endormais persuadée qu'un matin je me réveillerais en étant Scarlett O'hara. Quelle formidable puissance de rêve ! Ce qui m'a sauvée, c'est d'avoir parcouru toutes les possibilités de littérature avec plaisir. Toutes m'ont apporté quelque chose. Je me souviens du roman de Daniel Gray *L'ombre et le sable* que j'ai lu vers 13 ans et qui m'a ouvert le monde de la poésie. J'ai eu une grande révélation quand ma mère m'a dit : « Je crois que tu peux lire *Les Raisins de la Colère*, je vais te l'offrir ». Elle pensait que j'étais en mesure d'aborder des écrits traitant de la sexualité. Aucun roman français ne m'avait parlé de manière aussi proche. Je me trouvais à la croisée de deux chemins : celui de mon milieu avec des parents, petits commerçants vivant dans un monde populaire, ouvrier et agricole, subissant le chômage, et le milieu de l'Amérique traitant du déracinement d'une population paysanne pauvre. C'était très proche de mon monde, c'était une atteinte profonde, un grand bouleversement : j'étais hantée par quelque chose que je ne pouvais exprimer.

L'école n'a joué aucun rôle jusque vers 13/14 ans. Pas de bibliothèque scolaire, pas de vrais conseils de lecture de la part des professeurs. Ultérieurement, elle m'a fait découvrir les classiques, mais j'aimais déjà lire. Ce sont mes camarades de classe qui m'ont initiée à la littérature contemporaine. Filles de la moyenne bourgeoisie, elles diffusaient ce qu'on appelait les auteurs contestataires : Sagan, Nourissier, Mallet-Joris. Mes lectures familiales en prenaient un coup mais je les ai poursuivies jusqu'au bac. Je lisais parallèlement et avec le même plaisir Sartre, Camus, *Bonnes Soirées* et *La Veillée des Chaumières*, mais je ne m'en serais pas vantée. On ne peut pas nier le besoin de rêver qu'ont les gens de mon milieu. On ne peut pas non plus les enfermer dans des thèmes, un langage proche du leur. Pourtant, je déplore la tradition élitiste, analytique, bourgeoise de notre enseignement. Tradition maintenue par l'école, qui met Proust bien au-dessus des autres écrivains, qui n'accueille que ce qui est reconnu, qui légitime aujourd'hui Claude Simon (prix Nobel), qui a longtemps méprisé Céline, Zola, pas assez moraux, trop familiers.

Cette hiérarchisation des cultures pose un problème et, pourtant, toute société repose sur un patrimoine reconnu, transmis. On ne peut pas dire qu'une page de Proust équivaut à une page de Guy Des Cars ! Les choses ont changé. On ne force plus les élèves à admirer pour admirer. On élargit le champ des lectures. Tout professeur doit s'expliquer sur les raisons de son choix, l'expliquer aux élèves. On doit démonter les œuvres, voir comment elles fonctionnent, savoir qu'aucune d'entre elle n'échappe à une idéologie. On doit apprendre à lire contre. L'auteur écrit avec son expérience du monde social, sa réflexion sur ce monde. Moi aussi.

Je me suis mise à écrire parce que je ne trouvais pas de choses que j'aurais voulu dire. Ça peut paraître orgueilleux mais ça se produit certainement comme ça pour tout le monde. J'ai essayé de trouver une autre voie, de me démarquer par le langage, par la forme du livre. Littérature *prise de conscience*, existentielle, je ne sais pas de quel côté je me situe mais je veux que ce soit de l'écriture. Plus de 95% des écrivains viennent du monde bourgeois et

ne se posent pas ce genre de problèmes. Ils sont souvent pris pour des modèles. J'aurais pu rester prisonnière de ce modèle dominant si je n'avais pas enseigné en CES.

À 22 ans, j'ai écrit un roman. C'était une littérature abstraite, coupée du réel. Quand je pense à ce que je suis à 22 ans, et à ce que j'écris, c'est la totale négation de mon milieu, dans la forme et dans le fond. À cette époque, je n'ai pas d'identité. Prise entre deux cultures, je suis choquée par la découverte du nouveau roman, je nie que Brassens et Prévert soient des poètes. Je suis tout à fait dans la culture dominante. Et puis, j'ai enseigné dans un CES, en Haute-Savoie. Confrontée à des enfants qui venaient de leurs montagnes et à la difficulté de faire passer la lecture, je me suis retrouvée, gamine qui parlait mal, décalée, toujours décalée. Progressivement, ça m'a remise en question, moi ! J'ai alors contesté en bloc beaucoup de choses. Tous les professeurs de lettres n'ont pas ces conditions ! Ce sont pourtant eux qui font souvent les écrivains, les journalistes, grâce au contact qu'ils ont avec la littérature. C'est évident que ce n'est pas la réalité qui fait écrire, mais l'amour des mots.

Au début de *La Place*, on peut lire : « *Je hasarde une explication : écrire, c'est le dernier recours quand on a trahi.* » (Jean Genet) Le prix à payer est-il cher ?

C'est cher, c'est vrai. C'est une perte d'identité. La lecture n'est pas seule en cause. L'enfant qui réussit est en possession d'un système d'abstraction que ses parents n'ont pas. À table, avec mes parents, on n'avait rien à dire sauf : « *Il fait beau, il fait mauvais, on a gagné combien aujourd'hui ?* ». On aurait pu parler d'autre chose, mais on ne le faisait pas. En réussissant, on perd une partie de son « moi », et c'était le premier. On ne peut pas pourtant ne pas vouloir la réussite scolaire des enfants. La hiérarchisation des cultures pose vraiment un problème... **(Propos recueillis par Yvonne Chenouf)**